

ANNE BARROVECCHIO

UN DRAME ORDINAIRE

*roman*

Maquette : TATO

[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)

© Le Passage Paris-New York Editions, 2012



LEPASSAGE

**ÉLÉGIE**

Non, ça ne va pas, ça ne va décidément pas, c'est pas ça. J'ai cru, un moment, que ça allait, que c'était presque fait, que ça irait quand même, que ça passerait, que je ferais aller. Mais c'était une illusion : ça n'allait pas, et ça ne va toujours pas. Voilà. Ça n'ira jamais. Le panier, le placard, ou l'auto-destruction lente à force de rectifications. Chef-d'œuvre à jamais inconnu. Ma *Margelle*, sonnet de clientèle. « Ne réécris pas, ne te relis pas », m'avait pourtant recommandé Tiria. Elle le savait, elle me connaît. Elle ignorait cependant à quel point elle aurait raison. De mon côté, que d'entêtement et d'incurable insatisfaction. La technique du glacis, en constante contradiction avec l'affligeante prétention de vouloir que tout fût absolument parfait du premier jet. Tout tout de suite parfait. Dans le rejet. Tout est là. Sa voix résonne encore, comme celle d'*Enfance*. Un jeu, un parfait artifice littéraire, et la certitude de la réalité; la conscience du toucher, accéder au plus profond des vérités. Un miroir mental ou spirituel, presque évanescent, qui existe pourtant.

\*

Le kaléidoscope est fêlé, les parois sont ébréchées; et chacune de ses facettes désarticulées pend lamentablement. C'est parfaitement désespérant. Sur les ruines de notre amour encore fumantes, ton silence, ton absence et ma quête inépuisable de sens ravivent chaque jour sourdement l'impuissance.

\*

Tu es mort. Avec les jours, cette conscience s'ouvre, s'intensifie, s'agrandit : c'est un précipice, le pays d'Alice, là où le monde se dissipe, et où tout glisse. Devant moi s'ouvre le vide initiatique où il faut plonger pour se ressourcer. Je suis près d'y sombrer : comment parvenir à écrire, alors que je ne sais pas exactement quoi dire, comment l'exprimer, ni où aller? J'attendais tout de toi. Tu me forces aujourd'hui à trouver la solution en moi : or, c'est encore avec et grâce à toi que je dois tracer ma voie; et peut-être que tu ne l'apprécierais pas. Mais tu n'es plus là, et tu ne m'entends pas.

Sans doute n'aurais-tu pas été séduit par mon travail d'orfèvrerie. Aussi ne l'aurais-je pas entrepris, si tu étais resté en vie. Il eût mieux valu à la chrysalide timide de rester moucheron, laidéron, chenille ou Cucendron, si elle l'eût pu. L'évolution n'a que faire de telles hésitations. Le désespoir, même transitoire, sera transformé en allié, ou bien il va me terrasser. Tu n'as plus ton mot à dire, plus de conseil à donner. Tu as été le complice et l'associé de mes pensées,

avant de devenir ma source vive, exclusive. Perdre pied pour ne pas lâcher prise.

Rien à imaginer ou à élaborer. « On n'invente pas ce qui est en soi », dit Léautaud. Il faut seulement commencer par l'immédiat, et tout dérouler, pas à pas. Je relis, réécris, rejette, corrige, redis avec des mots différents, sous des tons différents, de mêmes sentiments, de mêmes moyens manquants. Rien ne prend, tout périclite. Enfin, une accalmie. Et puis, que préférer? Hier, j'y croyais. Aujourd'hui, tout me déplaît. Les phases les plus sombres s'enchaînent aux haltes optimistes, exaltées ou agitées. Il n'y avait rien de plus grand et de plus noble que toi. Aujourd'hui, rien de plus bas. En tout cas, tout, désormais, ici-bas, ne me parle plus que de toi. Voilà le déclencheur : le grand malheur. Moteur : *La Fleur de mon secret*.

\*

La route 66, l'Amazonie, la vie. Avec quelques quintaux en moins, plus rien.

Tu es parti si vite, tu as disparu de la surface de la terre, rejoint l'univers, et fait naître ma colère. Quand bien même serais-tu, comme me l'a confié Bala, sur Cythère – ce que pour ma part je ne pense guère : je ne te vois ni en pèlerinage, ni prêt à débarquer ni à embarquer, ni t'amusant à une fête galante; après tout, pourquoi pas? si tu m'y attends, l'idée me plaît assez –, tu as résolu de te taire. J'ai renoncé à te faire parler, et même à t'écouter. Je t'ai définitivement perdu.

\*

La nuit de ta mort, je t'ai accompagné. Ta veillée funèbre, je l'ai portée en commençant à nous raconter. Tu gisais, abandonné, dans une morgue anonyme et glacée, ta peau claire contre l'acier, ton corps congelé sur une plaque métallisée, une étiquette, peut-être, enroulée à ton pied. Je fendis le silence, trompais l'isolement et la distance qui nous avaient séparés. Je t'ai entendu, parlé. J'ai tâtonné, cheminé, œuvré pour nous rassembler, et ne plus jamais te manquer.

Être condamnée à soliloquer sans s'arrêter, puis expulser toute l'énergie mobilisée. Je me suis déjà tellement écoutée, confiée. Il fallait plus de place, plus d'espace, un public plus vaste. Empiler, dresser des murailles à force de se dévoiler. Partager, sans tout livrer. Tout livrer sans tout expliquer. Le livre entrelardé grossit, s'épaissit. Une tumeur ou la vie, on choisit.

À l'origine, cette incompatibilité entre le silence et le verbe, la nullité. Ne peindre ni l'être, ni le passage : étaler le mal de vivre accentué par le néant, miné par l'absence de talent. Écrire, dans le vain espoir d'un soulagement. Purger sa maladie, la passer à la tomographie ; enrayer la dépression à mesure qu'elle grandit. On ne peut pas avoir tant aimé, souffert, et laisser cette mémoire se perdre indéfiniment aux quatre vents. Je pleure ton enlèvement au monde, mais je me lamente aussi chaque jour davantage sur mon incapacité à te chanter. Constat navrant, grandissant, interférant. Alors, je t'entends réciter du Mallarmé :

Je dis une fleur! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour en tant que quelque chose d'autre que les calices sus musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tout bouquet.

\*

Je suis désormais pressée de m'arrêter. Y revenir, pour en finir. Tourner la page, comme on dit, ce qui implique, en toute logique, qu'elle ait déjà été écrite. Et même si tout est loin de me convenir ici, j'y lis, en grande partie, ce que je voulais y trouver. « Ça vous a aidée? » Humiliant questionnement. Ce que je ressens, seulement.

Qu'est-ce que c'est? Une histoire d'amour. Est-elle vraie, fausse? Ayme dit qu'elle est à la fois sincère et exemplaire. Toujours similaire. Tentation mythique, donc, d'un parcours ordinaire. Et tant pis pour la pédanterie : je sais depuis longtemps qu'on ne se refait pas, et qu'il faut se contenter de tirer de soi le meilleur, dût-il venir des autres. Ici et d'ailleurs. Faire un voyage circulaire ; suivre son itinéraire. Tourmenter la grammaire. Admettre, se soumettre. Alors, on verra bien. On verra si ça marche, si c'est tenable, à quoi ça ressemble, et surtout où ça va, si ça va quelque part.

Tu es mort. Voilà qui devrait me suffire. Inutile d'ajouter de la souffrance à la souffrance, de s'y complaire, de raffiner, de danser avec le vertige, dans le vent, en espérant tomber pour, ensuite, s'étonner. Je devrais sagement me contenter de la réalité. Tout est terminé. Mais non, j'y reviens ; je l'ai tant de fois fouillée. Je n'ai pas pu me raisonner ni m'empêcher de creuser cette idée, de tout retourner. D'en examiner chaque recoin avec soin, de la déterrer, de tamiser ce que j'ai exhumé. Brasser, couler, remonter : poussée d'Archimède d'une obsession sans remède.

J'ai voulu comprendre l'incompréhensible, atteindre l'inaccessible, réussir l'impossible : obtenir des réponses que nul autre que toi ne pouvait me donner, et qui se sont perdues avec toi pour l'éternité. Tout dépasser, arrêter le flux des certitudes qui se sont échappées ; remonter le temps pour déchiffrer les événements codés. J'ai voulu expliquer tout ce que tu as laissé et tout ce dont tu m'as privée. Passer du noir au blanc par tous les grisés. Faire le tour du monde de mes questions. Donner une explication, certes univoque, mais bien claire, définitive, mise au net, toute propre, que je puisse

entendre et accepter, au-delà de prétendues circonstances qui ont tout défiguré.

Et si c'est impossible, je veux me guérir à force de tout décrire, de ressasser, de dépérir. J'ai voulu me forcer à me détruire. Juste un peu, pour que tu saches. Je me suis essayée à mourir, pour tenter de ressentir ce que tu as traversé. Cesser de manger, ne pas trop respirer.

Parler librement, sans vouloir me censurer. Ne pas hiérarchiser, relativiser, parce qu'il y a toujours une bonne raison pour ne rien faire, excellent prétexte pour se taire. Persistance velléitaire. « Vous ne viviez avec lui que depuis quelques années, c'est très court ; moi j'ai été mariée pendant quarante ans » ; cinquante, soixante, ça dépend... Comme si la valeur attendait le nombre des années. Comme si on ne pouvait pas se haïr pendant des décennies, et s'aimer pour la vie sur la route de Madison. C'est la densité, l'intensité qu'il faut retenir : le temps, ça n'existe pas pour ces choses-là, dit Cline. Une idée fixe. Se persuader que l'autobiographie n'est pas réservée à une élite qui vieillit. Dire tout ce que je veux, ni plus, ni moins, ni en deçà, ni plus loin, autant de fois que j'en aurai besoin. M'exténuer à force d'hypothèses. Faire du « si » un principe actif, et l'appliquer à notre passé. Cheminer avec toi ; le faire *aussi* pour moi.

\*

Et quand bien même une émotion ne serait qu'une fraction de seconde, quelque chose de plus infime qu'un électron, des oscillations, j'ai bien du mal à m'en séparer.

\*

L'objet peut être indécent.  
Vital, assurément.

\*

Comme on n'est vraiment blessé que par ceux qu'on aime, tu m'as, mon amour, déchirée. Évidemment, je ne ressens ni rancœur, ni remords, ni ressentiment prolongé. De simples accès, profonds, mais si souvent renouvelés. Si tu veux t'approcher, je vais t'expliquer. Tu as souffert physiquement ; j'ai bien souffert moralement. Nous serons quittes en un instant. Tu me manques terriblement. Toi, vous. Vous me manquez tant, que mon malheur m'a très largement absorbée jusqu'à présent. N'est pas malheureux à mourir qui veut : je n'en suis pas peu fière, de ce malheur si grand.

Tu voulais être enterré ici, et tes cendres, en effet, y reposent en paix. Droit devant, la lumière, face à la mer, près de ton père. Oubli. Anéanti. Pas de ci-gît. Mais l'air, l'atmosphère, et la sérénité : le prisonnier privé de liberté est aussi débarrassé de l'adversité. N'être pas, n'être plus, à perpétuité. Tout est transparent, ardent. Chateaubriand. L'anéantissement par un lent assèchement. Le vent fortifiant a suspendu ses élans ; le temps semble s'être figé, solidifié. Le monde environnant a fini par s'endeuiller, après avoir longtemps laissé les nuages blancs vivre comme auparavant, filant, imperturbablement, ignorant tout bonnement ce qui s'est passé : que tu as succombé, et, avec toi, tout emporté.

T'imaginer sous cette épaisse et large dalle de marbre n'a pas été aisé. J'ai cependant fini par réaliser : j'ai établi le lien entre ma présence et ton absence, par-delà le silence. Frustrée d'espoir, j'y ai versé toute cette belle et déplorable histoire, qui nous a laissés choir. Pourtant, ton nom n'était toujours pas gravé, et il fallait se forcer pour se persuader que la pierre avait été descellée, soulevée, et que tu y avais été placé. Ceux qui se rendirent au Saint Sépulcre ne durent pas être plus

incrédules, plus étonnés. Rien n'aura donc été évité. Le sort, décidément, s'applique méticuleusement à faire de ta mort un événement impalpable, invraisemblable. L'inconcevable après l'inacceptable. Dans ce pèlerinage au terme du voyage, l'imagination supplée à la raison. Elle investigue, dessine, trouve, hésite, ouvre, découvre, recouvre.

Et quand ton nom fut finalement écrit, rien n'y fit : manifestement, l'épigraphie n'est pas exempte d'ineptie.

\*

Tu sembles t'être simplement volatilisé, t'être envolé, avoir nagé jusqu'aux étoiles pour mieux nous observer. Mais là, tout en bas, je me suis, moi, engagée avec toi, pour disputer le prix à remporter : viser l'absolue dignité.

Tu verras. Tu seras obligé, un jour, de capituler, et de continuer – ou de recommencer – à m'aimer. Prends ton temps : tu as l'éternité. Je finirai bien par te faire plier, et t'entraîner.

\*

La première fois, quand je suis arrivée, je me suis mise à pleurer, perturbant le charme discret de l'enclos. J'avais enfin réussi à te situer. Il était dorénavant impossible d'espérer jamais te déraciner ou te transplanter. Une vieille dame qui s'occupait de sa tombe tout près a eu l'air choquée, et même un peu émue : pleurer un mort, en ce lieu, lui paraissait non pas à proprement parler scandaleux, mais presque inconvenant, innovant, curieux. Je dérangeais. Nouvelle, je viens de

loin, j'en conviens. Toi, tu étais mon quotidien. Le sien doit être enterré depuis bien des années. Elle a eu tout le temps de s'habituer. Elle s'est lentement faite à l'idée ; l'évidence l'a depuis longtemps emportée. Peut-être ne l'avait-elle d'ailleurs jamais aimé. Une veuve résignée n'est pas une amante éploquée. Le silence finit sans doute naturellement par s'imposer, quand les sentiments s'atténuent, que le vide ne résonne plus. Juchée là, il n'y avait rien à ajouter, plus rien à chercher. Le bruit de ton pas s'en est allé. Ta silhouette s'était esquissée dans l'allée, puis elle s'est dérobée.

J'ai cru aussi que ma voisine a pensé venir me consoler. Tu m'as toujours dit que les gens de ta province étaient charmants. Son premier mort, sans doute. Le grondement sourd et violent des vagues à l'arrière-plan ; le soleil dardant à la croisée du saint poteau, puis l'ombre du temple grandissant et obscurcissant le tombeau. Oui, tu es mon premier. Les autres ne comptent pas. J'avais été jusqu'ici très protégée. « Et puis, si la quotidienneté risque de banaliser tout amour, le fait même de l'absence l'exacerbe quand elle ne l'éteint pas. Et c'est en pensant à cela que m'est revenue une maxime de La Rochefoucauld : "L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes comme le vent éteint les bougies et allume le feu." » C'est toi qui m'as adressé cette citation au printemps : tu vois, ce n'est pas si éloigné. L'infrangible baromètre a cédé. C'est une illusion de croire qu'on pourra prendre son parti, patienter. Ta déclaration continue à se vérifier pour moi aussi, bien sûr ; et si on mesure le deuil à la mesure de l'attachement, tu peux te flatter d'être là encore mon champion.